



## HOMMAGE

A. M. BENJAMIN SULTE, HISTORIEN ET POÈTE

Je ne suis pas poète et c'est bien jeune encore  
Demander à mon cœur une fibre sonore,  
Qui puisse, comme un luth, gazouiller et gémir.  
Avant d'oser chanter et de croire au génie,  
De nuancer les vers aux lois de l'harmonie,  
J'aurais dû longuement laisser mon front murir.

Je ne suis pas poète, ô barde magnanime,  
Car si Dieu m'eût donné l'étincelle sublime,  
Mon chant serait plus fort et mon vers plus profond ;  
Ainsi qu'un flot de sève à la tige embrassée :  
La strophe triomphante au vol de ma pensée,  
Comme en un moule ardent, frémirait sous mon front.

Cependant, indulgente et toute sympathique,  
Ta plume, consacrée au travail historique,  
Suspend sa tâche austère et brode en ma faveur...  
Je ne suis pas poète en mon adolescence,  
Mais je puis assurer que la reconnaissance  
A défaut de génie est au fond de mon cœur !

## L'ENSEIGNEMENT

ET COMMENT IL FAIT VIVRE

Un journal quotidien publié quotidiennement, depuis plusieurs semaines, la demande suivante :

La municipalité scolaire de \*\*\* a besoin de deux institutrices diplômées pour écoles élémentaires : salaire \$100. Aussi une institutrice diplômée pour école modèle, qui devra fournir à ses frais une assistante, salaire \$200. Le chauffage des écoles est aux frais des institutrices.

En vérité !!!

Je les ai lues, ces lignes épatantes, tous les jours, à peu près ; elles me laissent encore remplie d'inquiétude.

Cette institutrice, munie d'un diplôme d'école modèle, n'aurait-elle pas d'autres frais à payer, — son assistante et le chauffage de sa maison d'école exceptés — d'autres frais qu'on négligerait de mentionner dans cette alléchante annonce ?

Il s'est glissé alors un grave oubli de la part de la généreuse municipalité : s'il vous plaît, qui payera la nourriture et le vêtement de cette personne, dix mois durant ?...

Car, il n'y a pas à hésiter, si désintéressée, si dévouée, si modeste que soit l'humble candidate à ce traitement royal de deux cents dollars pour dix mois de son travail, de ses connaissances acquises avec peine et fatigue, — plus une assistante et le chauffage d'une école à payer ! — il faudra qu'elle mange, la pauvre malheureuse, qu'elle se vête, qu'elle économise pour les deux mois de vacances à l'horizon — hormis que messieurs les commissaires de la dite municipalité la comblent alors d'une pension alimentaire — fait encore qu'on a oublié de faire insérer dans le journal, et dont je douterais fort.

Vingt dollars par mois, une assistante et le chauffage d'une maison d'école à payer !!!

Réfléchissez, chères jeunes filles, faites une bonne soustraction, tirez de là les revenus que vous aurez, vous qui étudiez, qui ambitionnez la haute vocation d'institutrice comme moyen de subsistance, pour vous-mêmes d'abord, puis pour aider une mère, vieillie avant les années, parce qu'elle s'est imposé de rudes sacrifices pour votre instruction solide, tirez bien de là les revenus que vous aurez, vous qui voulez par l'enseignement, alléger le foyer du lourd fardeau des petits frères, des petites sœurs qui sont encore en nombre après vous à la maison, faites une bonne soustraction ! Et voyez si vous n'aurez pas froid durant l'hiver, sous votre vêtement de demi-saison que vous n'au-

rez pu remplacer ; si vous n'aurez pas faim, votre rude journée terminée.

Car elle sera rude, votre journée... .

Ne regardez pas du même œil une école à la campagne et les classes soignées, choisies de votre couvent. Ne croyez pas aussi facile le maintien de la discipline chez ces élèves, filles et garçons, — garçons souvent plus grands et aussi âgés que vous, — habitués au grand air, à la liberté, auxquels votre apparence délicate, timide et craintive ne dira peut-être rien, et chez ces jeunes filles, vos compagnes, au milieu desquelles vous avez vécu sous le regard imposant et doux à la fois d'une bonne religieuse.

Elle sera rude, votre journée, mes amies... .

\* \*

Ah ! si j'élevais une famille, des filles, croit-on que je les presserais de prendre des brevets d'enseignement ?

Non, mille fois non !

Je leur ferais donner une forte instruction à laquelle l'éducation ne serait pas étrangère, comme on le voit trop de nos jours ; puis, j'en ferais de bonnes couturières, de bonnes femmes de chambres, de bonnes cuisinières.

Et si j'allais fermer les yeux, les laissant seules et sans fortune, deux voies seulement devant elles pour se créer une existence : la domesticité et l'enseignement, je leur dirais : " Allez, prenez du service : bien élevé, on est toujours noble ! "

Mes enfants ne vivraient-elles pas mieux encore que l'institutrice de l'école à la campagne, mieux encore que cette pauvre méconnue ?

Les domestiques, de nos jours, ne forment-ils pas la classe la plus aisée, après celle des bourgeois ?

Bien nourries, bien logées, les servantes reçoivent encore un salaire qui leur permet de se vêtir en duchesse et d'économiser pour les heures difficiles.

Elles ne sont plus rares les braves et honnêtes filles qui vivent déjà sur de petites rentes, sans avoir dépassé de beaucoup la quarantaine.

Et leur garde-robe ? Vous l'avez vue ? Pourrait-on bien mettre en face celle de la dévouée institutrice qui a travaillé vingt à vingt-cinq ans de sa vie, à deux cents dollars par année, se payant une assistante et chauffant sa maison d'école ?

Allons donc !

On se plaint, dans certain milieu, de voir la femme envahir le service civil ; on reproche à certaines maisons d'affaires de l'accepter comme employée de bureau, caissière, teneur de livres, puisqu'elle ferme ainsi le chemin au jeune homme qui a toujours eu l'avantage de ces situations : mais, comme lui, ne faut-il pas qu'elle vive ?

Si sa nature la doit astreindre à des devoirs plus sensibles, si on la veut pousser vers un centre où sa tendresse et son cœur ont certainement un rôle à tenir, vers l'enseignement, qu'on lui accorde alors un salaire qui ne saura plus être voisin de la mendicité.

Qu'on n'aille plus s'imaginer que c'est avec deux dollars, deux dollars cinquante par semaine, qu'une femme peut se vêtir selon l'impérieuse de notre climat et manger plus qu'un croûton de pain chaque jour.

\* \*

Depuis longtemps déjà, des personnes influentes élèvent la voix, crient à l'injustice sur cette question du salaire de l'instituteur, de l'institutrice. Qu'on ne se lasse point. N'obtiendra-t-on pas enfin une réponse qui, pour se faire attendre, n'en est pas moins d'une nécessité pressante.

Nous sommes devenus très minutieux sur le brevet d'enseignement de l'institutrice laïque : que ne l'est-on autant d'un autre côté, du côté pécuniaire.

Outre les connaissances étendues, on veut rencontrer chez l'institutrice la réunion des plus grandes qualités, savoir : le jugement, le sang-froid, le calme, l'humeur tranquille et patiente, la raison lucide, le discernement exercé, la fermeté, la constance, la tendresse, l'impartialité, l'indépendance de caractère.

Or, voici ce que dit le *Journal de l'Instruction Publique* auquel j'emprunte les quelques lignes qui

précèdent : " Voilà autant de qualités qui sont incompatibles, totalement incompatibles avec la gêne et la misère.

" Comment être patient lorsque l'on souffre ? Comment être gai et affable lorsque l'on manque de tout ? Comment consacrer tout son temps, toute son énergie à un emploi qui ne vous fait pas vivre ? Comment avoir la raison lucide, son sang froid lorsque le désespoir vous rend presque fou ? Comment être juste envers les autres quand tout le monde nous paraît injuste envers nous-mêmes ? Comment être impartial et indépendant quand on dépend de tout le monde ? Comment trouver le temps d'étudier, de réfléchir, de méditer, de combiner de projets divers, lorsqu'on a pas trop celui de s'empêcher de mourir de faim ? "

Mais qu'est-ce donc tant qu'une institutrice, se demandent certaines bonnes âmes, pour que l'on s'en préoccupe vraiment ?

Peu de chose. Le même journal que j'ai cité vous en donne la réponse :

" L'institutrice, comme l'instituteur, n'est chargée que du corps et de l'âme des enfants, elle n'a qu'à former leur cœur et leur esprit ; elle n'a absolument rien à faire que de préparer leur sort dans ce monde-ci et dans l'autre ! "

## LE PARDON



SURDEMENT, il se laissa tomber sur un siège, puis, se relevant, avec le geste d'un homme qui a pris une résolution énergique, il fit deux pas vers sa femme et lui dit :

— M'aimes-tu vraiment ?

— Mais oui. Pourquoi cette question ? C'est la centième fois que tu me la poses, aujourd'hui ; tu sais

bien que je t'aime... .

— Oui, oui, je sais, mais... c'est que, vois-tu... .

Sa voix tremblait, il avait encore quelque chose à dire mais pour la centième fois il ne put parler et sortit à la hâte.

— Qu'a-t-il donc, mon Dieu, aujourd'hui ! se dit la pauvre femme, en se réfugiant dans sa chambre. Vraiment, il se passe quelque chose d'étrange, un malheur nous menace, ou plutôt me menace... . douterait-il de moi ?

Et oui, il doutait le malheureux, et oui, un malheur la menaçait la pauvre femme, et voici pourquoi et comment.

Orpheline dès l'âge de deux ans, confiée par sa mère mourante aux soins d'un oncle célibataire, riche mais très avare, enfermée de bonne heure dans un couvent, Lucie n'avait guère eu l'occasion d'apprécier la saveur des joies sans mélange que la Providence prodigue à la jeunesse. Elle avait pleuré souvent, elle avait toujours été triste et mélancolique.

Un jour, pourtant, elle avait alors dix-huit ans, le sombre firmament de sa vie s'illumina des rayons d'une étoile représentée par un jeune homme, élégant et beau, mais triste, lui aussi, mélancolique comme elle. Il l'avait vue une fois, à l'église, et avait admiré son épaisse chevelure d'ébène, avait plongé son regard dans ses yeux noirs et brillants, avait aimé son cœur.

Elle l'avait vu, elle aussi, et depuis ce temps ils s'aimaient.

Charles était pauvre, l'oncle était très avare.

Lucie accepta la pauvreté avec la haine et la malédiction de son seul parent.

Ces premières années furent très heureuses ; l'amour régnait en maître sur les deux époux, le petit commerce étant devenu prospère dans l'établissement.

Un jour, cependant, une crise financière ébranlant les grands et ruinant les petits, avertit Charles que la faillite était à sa porte. Le coup était ter-